

M. BIBAUD ET LA LANGUE FRANÇAISE

ÉTUDE PHILOLOGIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

M. François-Michel-Maximilien-Uncas Bibaud vient de mettre au jour un petit volume de 128 pages, intitulé : *Le mémorial des vicissitudes et des progrès de la langue française en Canada, rédigé dans un hameau de la seigneurie Deguire en 1870 : revu à Montréal en 1876 et 1878.*

Ce titre, un peu rococo dans sa forme, a piqué ma curiosité. Je me suis procuré cet opuscule, et j'en ai fait une lecture attentive et consciencieuse que j'ai eu le courage de pousser jusqu'au bout. Après cette lecture, j'ai fait cette réflexion que, nonobstant toute la bonne volonté, la bonne foi et les motifs louables de son auteur, un écrit de ce genre—à cause des innombrables erreurs qu'il renferme—ne pouvait qu'avoir une influence fâcheuse auprès de la jeunesse du pays ; qu'il pouvait, en outre, donner à l'étranger une très fautive idée de nos connaissances philologiques, et j'ai cru qu'il fallait—dans un intérêt j'oserais dire national—ne pas laisser passer une semblable production sans en signaler au moins les plus grosses absurdités au public.

C'est donc par devoir que j'ai pris la plume pour écrire ces lignes, et non pas—comme on le suppose généralement en pareil cas—dans le but d'ennuyer un écrivain qui m'est étranger, et dont je m'empresse de reconnaître ici le caractère honorable, ainsi que des éminentes connaissances légales et historiques. Je sais d'avance qu'il ne me pardonnera guère d'avoir osé feuilleter son ouvrage d'une main aussi peu respectueuse, mais il nous est impossible de laisser s'introduire impunément dans nos familles des élucubrations de ce genre capables de fausser l'esprit de nos enfants ; nous ne devons pas laisser entrer sans protestation, sur le domaine de nos lettres, des œuvres qui ne sont ni plus ni moins que des attentats contre notre langue, cette arche sainte sur laquelle nul ne doit porter une main profane. Nous avons autour de nous assez d'éléments dissolvants pour cette langue que nous avons su conserver, à deux mille lieues de la mère-patrie, à travers plus d'un siècle de lutte et d'envahissement étranger, sans permettre à personne des nôtres de venir—au nom du bon goût et de l'orthodoxie du langage—tromper des centaines de lecteurs de bonne foi, avec une olla-podrida de barbarismes, d'anglicismes, d'idiotismes, de fautes de syntaxe et d'orthographe, d'inexactitudes de toute espèce et d'hérésies sans fin.

La tâche est ardue et fastidieuse, mais je l'entreprends avec un cœur léger, dans la persuasion que je fais là un travail nécessaire pour plusieurs de ceux qui ont lu ou qui liront celui de M. Bibaud, et ne pouvant qu'être utile en même temps à bon nombre de ceux qui ne l'ont pas lu et ne le liront jamais ; car l'étude de notre langue—je le constate avec chagrin—est trop négligée chez nous, même parmi les hommes de profession, et—ce qui est encore plus regrettable—parmi nombre de personnes qui se prétendent journalistes et écrivains.

Devant ces considérations, le chagrin de pouvoir déplaire à M. Bibaud ne devait pas m'arrêter un instant ; et lui-même—si ces quelques lignes parviennent jusqu'à lui—sera forcé, en lisant mon article, de convenir avec moi qu'il n'y avait pas à hésiter.

Entrons donc en matière, et tâchons de procéder avec méthode autant que faire se pourra.

D'abord, M. Bibaud se paye le luxe d'une orthographe à lui seul.

Ainsi il écrit *complotter* pour *comploter*,—*conçonne* pour *consonne*,—*primerolle* pour *primerole*,—il *coure* pour il *court*,—*sourir* pour *sourire*,—*Théophile Gauthier* pour *Théophile Gautier*,—*poésie* pour *poësie*,—*géole* pour *gêole*,—*othoëpie* pour *orthoëpie*,—*apropos* et *apropos* pour *à propos*,—*tout-à-fait* pour *tout à fait*,—*mal-à-propos* pour *mal à propos*,—*contre-sens* pour *contresens*,—*appèle*, *rappèle*, *diament*, *d'Néponucène*, *pàrenthèse*, etc. Et n'al-

lons pas croire que ce soient là des erreurs typographiques : oh ! non : elles sont presque toutes répétées à divers endroits du livre—et en particulier *Néponucène*, *conçonne*, *appèle* et *rappèle*.

Cette manie de faire de l'orthographe de fantaisie joue quelquefois de mauvais tours à M. Bibaud. Ainsi, il nous avertit que les mots *bavacer*, *cuisener*, *emmancher*, *allegiance*, *esclavagiste*, *cogitatif*, *wagon*, *bifteak*, *roast-beef*, *notairesse*, *mèque*, *abryer*, *grayer*, *stopper*, *rebâcher*, *raçoquillé*, *plée*, ne sont pas français, vu qu'il n'a pu les découvrir dans aucun dictionnaire probablement. Parbleu ! il a raison, car, à part le dernier qui, épilé de cette façon, signifie encore un genre d'insecte hémiptère, tous ces mots ne s'écrivent ainsi que dans l'imagination de M. Bibaud. Dans les dictionnaires, ils s'écrivent tout bonnement : *bavasser*, *cuisiner*, *emmancher*, *allegiance*, *esclavagiste*, *cogitatif*, *wagon*, *bifteak*, *roast-beef*, *notairesse*, *mais que*, *abrier*, *grayer*, *stopper*, *rebâcher*, *raçoquillé*, et enfin *pellée*, *pellé* ou *pellérée*.

En outre, M. Bibaud a l'air d'ignorer complètement les règles qui régissent les abréviations et l'emploi des majuscules. Il écrit *Juin*, *Septembre*, etc. Ce sont là des anglicismes ; en français, le nom des mois et des jours de la semaine s'écrit avec une minuscule—excepté naturellement quand il se trouve au commencement de la phrase. Il écrit aussi quelquefois l'adjectif *français* avec une capitale ; c'est encore de l'anglais. En français, l'adjectif de nationalité s'écrit invariablement avec une minuscule. Remarquons aussi que, par contre, M. Bibaud écrit *des sauvages*, *une anglaise*, sans majuscules, quand il en faut rigoureusement, d'après toutes les règles connues.

Quant aux abréviations, M. Bibaud s'en permet à chaque instant où il n'en faut pas, comme dans *Saint-Louis*, *Saint-Malo*, *Sainte-Beuve*, et encore les fait-il irrégulièrement. Par exemple, il écrit invariablement *St.* pour *St.*—*Ste.* pour *Ste.*—*Dr.* pour *Dr.*—*Mme.*, *Mde.*, *Mdme.* pour *Mme*—*Mlle.* pour *Mlle.*—*Chs.* pour *Ch.* ou *Chs*—*Ths.* pour *Ths.*—*Les.* pour *Les.*—*J.-Bte.* pour *J.-Bte.*—Un simple typographe un peu au courant de son métier sait qu'une abréviation qui se termine par la dernière lettre du mot qu'elle représente ne doit pas être suivie par un point. En France on écrit *Me Lachaud*, le *Dr Nélaton*, *Ste Geneviève*, etc. Cette règle, adoptée par l'Académie, est suivie par tous ceux qui savent le français.

Mais c'est surtout, dans l'emploi de l'accent circonflexe que notre auteur ne se prive de rien. Il devient d'une ordigalité fantastique. Il en met sur *où*, sur *tome*, sur *du*, sur *cime*, sur *arome*, sur *zone*, sur *sommeil*, sur *imaginer* et sur *souhaiter*—qu'il écrit : *où*, *tôme*, *dus*, *cîme*, *arôme*, *zône*, *sommeil*, *imaginer*, *souhaiter*. Il dit : *pêcher* contre les règles,—la guerre américaine *dût* nuire,—quand on *eût*,—si je n'*eusse*, etc. Il en risque même deux sur *Saint-Malo*, le malheureux : *St. Mâlô!* Voilà un saint bien coiffé ! M. Bibaud aura résolu la difficulté de faire cinq fautes de français dans un nom de ville. Comptons : l'abréviation, une ! le point, deux ! le trait d'union qui manque, trois ! et les deux accents circonflexes, cinq ! O patrie de Jacques Cartier, c'est un prétendu historien canadien qui torture et estropie ainsi ton nom historique, si euphonique et si populaire ! Ingratitude !

Et puis, à propos d'orthographe, que signifie donc cette forme italique que vous donnez à certaines lettres dans les deux mauvais vers suivants, M. Bibaud :

La laves-tu du songe épais ! et, dégoûté,
Le soir, la laves-tu du jour gros de poussière !

Auriez-vous l'intention d'insinuer qu'il y a là faute de grammaire ? Et pourtant, dans mon humble opinion, cette terminaison n'a rien que de très correct. Du moins, c'était exactement ainsi que l'on écrivait la deuxième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe *laver*, dans la petite école où j'ai essayé d'apprendre à conjuguer mes verbes français. *Je lave*, tu laves ; par conséquent *laves-tu*. Mais ceci est peut-être d'usage ; l'on va

voir dans un instant bien plus clairement encore que si M. Bibaud est généralement d'une indulgence inépuisable pour lui-même, il est en revanche bien méticuleux lorsqu'il s'agit d'autrui. La quantité d'expressions impropres, d'anglicismes, de barbarismes et de locutions ou constructions vicieuses qu'il découvre chez les autres est incroyable. Il en amoncelle à tort et à travers des pyramides. Passons-en un certain nombre en revue.

M. Bibaud condamne l'emploi des mots suivants qui, d'après lui, ne sont pas français :

Bavacer—*abryer*—*tanner*, dans le sens d'ennuyer—*patate*—*butter*, dans le sens de faire un faux pas—*aveindre*—*escousse*—*butin*, dans le sens d'effets—*train*, dans le sens de bruit—*moucher*, dans le sens de battre—*rebâcher*—*mèque*, pour aussitôt que—*plée*—*statutaire*—*tantinet*—*la judiciaire*—*véreuse*, joint à spéculation—*emmancher*, démancher une affaire—*rafistoler*—*simplesse*—*hébétude*—*notairesse*—*victimer*—*bestiole*—*se recorder*, dans le sens de s'entendre—*cogitatif*—*vitupérer*—l'adjectif probant—le verbe *blouser*—*immarcessible*—*esseulé*—*affectuosité*—*subodorer*—*poignant*—*moyenner*—*écales*—*se patiner*—*becqueter*—*cuisener*—un prétendu—*drue*, comme qualificatif de volonté—*attraper*—dans le sens de tromper—*plaisant*, dans le sens d'agréable—*ingéniosité*—*piètre*, comme qualificatif d'opinion—*exclavagiste*—*délinéation*—*recongnition*—*store*—*fonctionner* (voir *fonctionner* une presse)—*inférence*—*désappointement*—et enfin un *vapeur* au masculin. M. l'abbé Casgrain s'en fait même donner sévèrement sur les doigts pour avoir employé cette dernière expression.

Eh bien, M. Bibaud, en attendant que nous nous occupions de ce que vous appelez des anglicismes et des locutions vicieuses, ouvrons quelques bons auteurs et quelques dictionnaires un peu plus sérieux que votre Bénard, et faisons régulièrement le procès de chacune de ces expressions que vous proscrivez si cavalièrement.

D'abord rétablissons l'orthographe de *bavasser*, et nous trouverons dans Larousse, qui vaut bien Bénard, que ce mot signifie *bavarder*, et dans Bescherelle qu'il s'emploie pour *babiller*. Il semble que la coutume concède à la vieillesse plus de liberté de *bavasser*, et d'indiscrétion à parler de soi. (MONTAIGNE.)

Abryer.—Ecrivons *abrier*, et nous trouverons dans Larousse qu'il signifie mettre à l'abri du vent. *Un rocher élevé, un bloc de glace, un îlot, peuvent abrier un bâtiment.* (BARON DE BONNEFOUX.) On le trouve aussi dans Littré. Dans beaucoup de provinces, surtout en Normandie, on dit encore vulgairement *abrier* pour *couvrir*.

Tanner.—Fatiguer, ennuyer, impatienter. *M'aura-t-elle assez tanné avec toutes ses jérémiades!* (LAROUSSE.) *C'est un homme qui me tanne.* (L'ACADÉMIE et BESCHERELLE.)

Patate.—Tubercule que produit un genre de plantes de la famille des convolvulacées. *Les habitants de la Guinée se nourrissent de PATATES.* (RAYNAL.) La patate est ce qu'on appelle au Canada *patate sucrée*. La pomme de terre est un peu différente par la forme et par le goût ; mais *patate* est un mot français. Il se trouve dans Larousse, Littré, Bescherelle et l'Académie.

Butter.—Broncher en heurtant du pied un terrain inégal. *Ce cheval BUTTE sans cesse.* (A. DUMAS.) *Nos montures chancelantes BUTTAIENT.* (TH. GAUTIER.) *Cet ivrogne BUTTE à chaque pas.* (LAROUSSE.) *Broncher, faire un faux pas.* (BESCHERELLE.) *Ce cheval BUTTE à chaque pas.* (L'ACADÉMIE.)

Aveindre.—*Vous n'avez AVEINT que six morceaux de sucre.* (BALZAC.) *Dans les révolutions, même en apparence rétrogrades, il y a un pas de fait, une lumière acquise pour AVEINDRE la vérité.* (CHATEAUBRIAND.) *AVEIGNEZ ce pot de confitures.* (BESCHERELLE.) *AVEINDRE du linge, des habits d'un coffre.* (L'ACADÉMIE.)

Escousse.—*Ne prenez pas de si loin votre ESCOUSSE pour être en peine.* (MÉR

DE SÉVIGNÉ.) *Prendre son ESCOUSSE.* (L'ACADÉMIE et BESCHERELLE.)

Butin.—Effets, richesses. *Il y a gagné du BUTIN.* *Il a fait du BUTIN dans cette affaire.* *Il y a du BUTIN dans cette maison.* (L'ACADÉMIE et BESCHERELLE.)

Train.—Bruit, fracas, tapage. *Faire du TRAIN.* *Finissez ce TRAIN.* (LAROUSSE.) *Quel TRAIN!* (BESCHERELLE.) *Ce TRAIN a duré toute la nuit.* (L'ACADÉMIE.)

Racoquill.—Ecrivez *raçoquillé*, et vous trouverez : *IL RECOQUILLAIT son chapeau.* (TH. GAUTIER.) *Ver RECOQUILLÉ.* (BESCHERELLE.) *Les mauvais vents RECOQUILLENT les feuilles.* (L'ACADÉMIE.)

Moucher.—Battre, appliquer une correction. (LAROUSSE.) *Tu vas te faire MOUCHER, rosser.* (LITTRÉ.)

Rebâcher.—Encore un mot défiguré. *RABACHER*, revenir toujours sur le même sujet. *Les journaux continuent à RABACHER de moi.* (CHATEAUBRIAND.) *Mais ne RABACHONS pas là-dessus.* (E. AUGIER.) *I est pénible de RABACHER ce qu'on a déjà écrit une fois.* (E. ABOUT.) *Cet homme ne fait que RABACHER.* (L'ACADÉMIE.)

Mèque.—Pour aussitôt que. Il est évident que M. Bibaud a pris ici pour un barbarisme horrible, la locution conjonctive *mais que* employée souvent dans le pays, dans le sens de *lorsque*. Exemple : *M. Bibaud est un aimable homme, mais que la manie d'écrire s'empare de lui, et il devient insupportable.*

Plée.—Comme je l'ai déjà dit, cherchons *pellée*, et l'on trouvera que cela veut dire, en excellent français, ce qu'on enlève avec une pelle. *Une pellée de feu.* (L'ACADÉMIE.)

Statutaire.—Qui a le caractère ou la valeur d'un statut. (LAROUSSE.) *Répartition STATUTAIRE d'un dividende.* (L'ACADÉMIE.)

Tantinet.—Quelque peu. *Vous êtes un TANTINET laid de votre naturel.* (DANCOURT.) *Soyez un TANTINET vagabond.* (E. SUE.) *Tenez seulement un TANTINET lu barre à mu place.* (X. SAINTINE.) *On trouve un TANTINET obscur le langage métaphorique dont je m'enveloppe à dessein.* (TOUSSENEL.)

Il est, quand il s'y boute, un TANTINET ivrogne. BOURSULT.

Donnez-moi un TANTINET de pain. (L'ACADÉMIE.)

La judiciaire.—Jugement, faculté intellectuelle de juger. *L'habitude de plaider alternativement le pour et le contre, le faux et le vrai, fausse leur JUDICIAIRE.* (CORMENIN.) *J'ai toujours bien jugé de sa JUDICIAIRE.* (MOLIÈRE.) *Cet homme a la JUDICIAIRE fort bonne.* (L'ACADÉMIE.)

Spéculation véreuse.—Larousse dit : *Créance véreuse, titre véreux.* *Je crois les deux associés un peu VÉREUX ; l'affaire n'est pas bonne.* (DANCOURT.) *Il y a quelque chose de VÉREUX dans cette affaire.* (L'ACADÉMIE.)

Emmancher, *démancher une affaire*.—L'Académie écrit *emmancher* et dit : *Cette affaire est mal EMMANCHÉE ; il y a quelque chose qui se DÉMANCHE dans cette affaire.* *Affaire bien EMMANCHÉE ; commerce DÉMANCHÉ, dit Littré.* *EMMANCHER une affaire ; complot DÉMANCHÉ.* (LAROUSSE.)

Rafistoler.—*J'éprouve aussi le besoin d'être RAFISTOLÉ.* (BAYARD.) *Je ne suis pas fier, je RAFISTOLE une marche de mon escalier.* (BALZAC.) *RAFISTOLER un vieil habit.* (L'ACADÉMIE.)

Simplesse.—*On ne trouvait en lui qu'amaour et simplesse.* (L'ACADÉMIE.) *Montaigne, Beaumarchais et Collin d'Harleville emploient fréquemment cette expression.*

Hébétude.—L'HÉBÉTUDE d'esprit est incurable. (LAROUSSE.) *Les académies semblent des foyers d'HÉBÉTUDE.* (PROUDHON.) *Apparence hébétée que présente un malade dans certaines affections cérébrales.* (LITTRÉ.)

Notairesse.—Larousse : *notairesse*, la femme d'un notaire. *Les NOTAIRESSES jugent sévèrement.* (BALZAC.)

Victimer.—Rendre victime. (LAROUSSE.) *La superstition et le philosophisme sont dangereux pour ceux qu'ils VICTIMENT.* (BOISTE.) *Se trouve aussi dans Littré et Bescherelle.*

Bestiole.—*Elle était ignorante comme*